

absence et à la multiplicité des affaires qui l'attendaient.

La portion de la rivière Saint-Jean qui restait à parcourir pour arriver à celle de Madawaska, était d'environ une lieue et demie. C'est bien la partie la plus avancée et la plus florissante de la rivière ; les terres y sont belles et fertiles ; le foin, le grain, les patates y viennent en abondance. Mais deux choses nuisent extrêmement à l'établissement de cette rivière ; la première, c'est qu'elle est la plus dépourvue de poisson qu'il y ait peut-être au monde, de sorte que les nouveaux colons, dès leur arrivée, sont obligés de payer tous leurs vivres ou de les apporter avec eux. Il y a à la vérité une pêche de saumons au pied de la chute nommée le *Grand Sault*, mais ce Grand Sault est à onze lieues au-dessous de l'église de Saint-Basile, et combien de gens n'ont pas les voitures d'eau nécessaires pour faire ce trajet ? Quant à voyager par terre, nul ne l'entreprend, n'y ayant aucun chemin de tracé.

Le second obstacle qui retarde l'établissement de cette colonie, est le défaut de communication. Les habitants ont plus de 30 lieues à aller au fleuve Saint-Laurent et 60 à aller à Fredericton ; voilà néanmoins leurs seuls débouchés. Comment tirer parti de leurs denrées ? les frais des voyages n'en absorbent-ils pas presque tout le profit.

Le soleil s'était couché lorsque les voyageurs arrivèrent au village, c'est-à-dire au confluent des deux rivières. Presqu'à l'entrée de celle de Madawaska,